

GRANDES DAMES ECRIVAINS EN ANGLETERRE.

Un côté particulier des mœurs sociales en Angleterre, c'est le nombre sans cesse grandissant des membres de la haute société féminine anglaise qui s'adonnent depuis quelques années à la littérature, que nous nous, — au journalisme militant. Plusieurs revues ont été fondées récemment, la Woman at Home et la Lady's Record entre autres, où collaborent presque exclusivement les gentlemans les plus distingués des quartiers aristocratiques de Mayfair et de Belgrave. Et voici que la Nineteenth Century elle-même, la grande revue de Londres, publie ce mois-ci trois articles des plus intéressants sur des auteurs anglais méconnus en France.

ple, s'est occupée d'améliorer la position des femmes indigènes dans l'Inde, et a publié à ce sujet quelques brochures d'un très réel intérêt. Nous voyons, d'autre part, lady Henry Somerset attirer à son tour l'attention et la sympathie du public sur la misère et la dégradation des pauvres de Londres en une série de petites études prises sur le vif dans les quartiers les plus abandonnés et les plus désolés de la grande capitale: telles sont remarquables Etudes en Noir et Blanc tout récemment publiées. La comtesse de Jersey s'intéresse, elle, aux petits indigènes, et non contente de leur offrir des fêtes rustiques dans son beau domaine d'Osterley Park, elle écrit pour eux des contes de fée d'une grâce et d'une fraîcheur d'imagination que l'on ne trouve pas ailleurs. Elle a écrit, comme Manrice et la Vallée des Souhaits.

Century: Une excursion de Tyrée à Glencoe. Citons encore l'honorable Mme Arthur Henniker, sœur de lord Houghton, qui, depuis sa jeunesse, ne s'est occupée que de poésie et d'écrits. Sa conversation, des plus attachantes, est pleine de souvenirs et d'anecdotes sur Dickens, Thackeray, Renan, le général Chansy, car son salon a été célèbre. Ses deux grands romans de société, Foiled et Sir George, ont été très remarqués à leur apparition. Lady Florence Dixie a publié un drame, Abel vend; un volume de voyages, A travers la Patagonie, et plusieurs romans, dont le dernier, Gloriana ou la Révolution de 1900, a obtenu un vif succès. Lady Constance Howard s'est adonnée au roman depuis son extrême jeunesse. Elle y travaillait dix heures par jour. Depuis la mort tragique de son mari elle semblait avoir abandonné la littérature, mais il y a quelques années elle s'est mise à écrire de nouveau et a publié, en 1891, une œuvre d'un puissant intérêt, sous le titre de Maître de sa vie. L'honorable Mme Chetwynd est également appréciée comme romancière, ainsi que lady Linday, auteur de la Femme au phyllosope. Lady Lindsey est aussi poète. Elle a écrit un poème; la Veillée du dernier Roi, et un recueil de vers publié l'année dernière: la Marchande de fleurs.

LE SOLDAT - DE - CANROBERT. — Fan! pan! — Qui est là? — Un ex-souave et un vieux camarade de Canrobert. Vous plait-il de recueillir, sur le maréchal qu'on va "statuer", quelques anciens souvenirs de campagne? — Asseyez-vous, mon brave! Le vert et sec vieillard, à la tournure noueuse des maigres ceps de vigne du pays cadurcien, posa son verre vide sur la table, essaya ses minces lèvres d'ancien luron aux poils blanchis de sa barbe blanche, consolida sa brette campagnard sur le broussaille de ses cheveux longs et crépus, et rapprochant son escabeau du premier fagot, septembril qui pétillait dans l'âtre, il commença ce chapitre oublié dans les Mémoires de son compatriote et de son ami Canrobert le dernier des maréchaux de France jusqu'à nouvelle promotion.

matin de l'année 1864, nous voyons arriver au quartier, le monstache ciré, l'œil brillant, non plus notre jeune et déjà ancien colonel, mais notre nouveau général Canrobert qui demande à parler à la brigade entière de zouaves, rangés en front: — Mes enfants! nous dit-il pour tout spech, je compte sur vous. Comptez sur moi. Errang! Rompez! — Errang! nous rompons, faisant sauter nos bonnets rouges que nous recevons au bout des balonnettes. Chacun eut sa main-là, ration double. Mais le "département du Lot", que Canrobert convoqua sous sa tente, eut en plus le café servi par le pays lui-même, est arrosé du gloria [eau-de-vie] selon l'usage de chez nous.

par terre: — Que dirais-je, moi qui en ai perdu cent mille! — Des ennemis si sincères étaient faits pour s'entendre, mieux que certains Français entre eux Canrobert, fatigué d'une lutte où l'honneur des uns et la jalousie des autres avaient mis trop d'enjeu, prétexta un mal léger des yeux pour quitter la Crimée au milieu des lauriers qui croissaient partout sous ses pas. Avant de regagner Paris, il remit le commandement général de l'armée à Pélissier, embrassa les aigles de sa première division et invita son "département du Lot" à boire un dernier gloria sous sa tente. Comme il avait encore quelques heures à passer au quartier général, avant le départ du navire, je fus délégué par le groupe des Gascous pour apporter au chef aimé un dernier souvenir de ses "enfants perdus". Réquisitionnant les meilleurs bidons de la maraude pratiquée par nos aigréins dans le camp de lord Raglan j'avais rempli six gargousses de cette génoise eau-de-vie trade mark à laquelle l'Angleterre devait ses plus nobles exploits — et véritablement ce cognac d'Albion faisait miracle quand en guise de sucre on déchirait dedans quelques bonnes cartouches de poudre. Ainsi chargé des six bidons et des regrets de mon "département", je pars à la recherche du quartier-général. — Comment fis-tu mon compte? Je ne sais. Mais à errer dans la campagne, j'avais passé trois jours et épuisés quatre bidons sur six, quand, par miracle, un soir je me trouvai sous les feux haut perchés où je reconnus les bannières de l'état-major. Je demandai la tente du maréchal, et un petit négrillon m'y introduisit, pendant que mon maître, allongé sur son lit de camp, lisait les dépêches. Me reconnaissant au premier coup d'œil, il me demanda ce que je lui veux à cette heure. Je lui exprime les vœux de ses "pays" retardés de quelques jours par ma faute: — Tu manques au camp depuis trois jours.

de quelques années, grisonnant tout au plus. Sans hésiter, je fonds le cercle officiel qui l'entoure, je l'approche et je lui frappe sur l'épaule, à l'emballement de toute l'assistance. — C'est toi, Vallette? Eh bien! mon pauvre vieux!... Les curieux seraient, certes, voulu entendre ce que le maréchal continuait à me dire. Mais il m'avait pris par un bras, pour me parler plus à l'aise. Pour finir, il me remit vingt francs et siffla: — Tu sais pourtant que j'habite Paris. Viens-y! Tu demanderas Canrobert, au gouvernement de la Place. Là, je ferai pour toi ce que je pourrai; mais viens-y! — Maréchal, lui répondis-je, si je pouvais vous être utile encore à quelque chose, j'accourrais aussitôt. Par exemple, si jamais vous tombiez malade... Et ce fut en essayant une lame du revers de sa rude main que le vieux soldat regarda partir son vieux maréchal, pour ne plus le revoir vivant au pays. Aujourd'hui que le village natal a rendu Canrobert en statue à l'affection de ses vassaux, Vallette interrogeait ses faibles jambes devant le fagot que j'avais fait allumer pour lui. Et il terminait en regardant au loin, par la fenêtre où la pluie frappait: — Ah! si j'avais vingt ans! On ne s'enlève pas à Saint-Céré... tait pas au-delà de Gourdon!...

LES ADIEUX.

ADIEUX AUX BONS. Basse de mon jardin, rose qui à l'automne pleure sous les fûtes de l'arc-en-ciel, adieu! Que a-t-il, ce temps d'été, dans votre cœur? Cachez toute ma peine, avec toute ma joie. Et, réformant, adieu, vos pétales de soie. Que de vos plumes légères, mouilliez le jour. Adieu! — Vallet le bouquet que ma main vous donne. Comme à la fête-Dieu, devant l'estomac d'or. Aux aigles dispersés, d'un mot, votre tête d'or. Vous priez d'un Dieu plutôt que d'être aimé! (souffles) Et, pressentant, un vœu, quelque chose d'humain. Elle est cent fois mon cœur tremblant. Et, peinant ses doigts blancs sur vos fleurs (souffles) ADIEUX AUX OISEAUX. Le ciel d'été gonfle aux vœux qui le mord; Ordonnant le chemin des embrasés fidèles. Adieu que les chaînes des oiseaux n'ont pas. Et le secret des nids pend au feuillage mort. Des choses d'ici-bas n'ont l'impression d'être. Que leur soleil nui, rien au dessous d'elles. Espérez en, de même, la mémoire. (souffles) Que vos yeux de ces loutins entraînent votre cœur. Dites, aux claires étoiles dont votre œil est le miroir. Que vos vœux parir sans lever de vos yeux. Mon mal étant de ceux qui ne regardent pas. (souffles) Qu'ils ne réchauffent, sans y pouvoir rien. Qu'un souvenir me lie, et que mon cœur pressentant de son ombre au fon de l'éther. (souffles) ADIEUX A L'AMOUR. L'Amour est dans mon cœur comme dans la lune. On le sent mouillé par les larmes de la nuit. On est des amants d'acier qui se retrouvent. Avec les feuilles au soleil par d'autres lieux (souffles) Sous les frondaisons vertes s'est tout allé. Les dévoués de mes jours vont le commémorer. Oubliez donc le mot interrompé le repas. Oubliez donc le mot interrompé le repas. On le sent cochant au verso plus, encrier. Son trépas de rubis, d'or clair et d'ambrosie. Dans son cœur se voit l'été joyeux. Et l'Amour n'est plus qu'un rêve dans mes yeux. L'Amour est dans mon cœur comme dans la lune. (souffles) Septembre 1897. ARMAND SILVETRE.

Pensées et Impressions. Il y a, chez nous, trois classes de citoyens et le niveau de la moralité demeure élargit-ement honorable: l'Université, le Clergé et l'Armée. L'homme n'est heureux qu'à la condition d'être aimé; son bonheur; c'est le connaître, il le trouve dans l'âme et son cœur. On ne peut recommencer le passé, et dans le présent: mais on peut recommencer l'avenir et son bonheur. E. MARREAU. De moi qui te hantes et je te dirai qui te hante. JULIETTE ROUVE. Rien ne ressemble à l'injustice comme la justice tardive. PR. GRÉVAULT.

donnez-moi, je souffre... je voudrais mourir. Qui, plutôt que de vivre ainsi, mieux vaut disparaître! Vous penserez à moi n'est-il pas vrai?... Pourtant lorsque je songe que mort, je ne vous verrai plus, je deviens lâche... le suicide m'éfraye je vous l'ai dit, toute énergie est éteinte en moi. J'ai tenté de vous oublier. J'ai tenté de lutter contre ce sentiment qui l'imposait à moi, que je n'ai plus de force pour prendre une décision. Ayez-en pour moi, consolez-moi, ordonnez-moi, mais, je vous en supplie, ne me demandez pas de renoncer à votre présence. Si vous m'aimez un peu... seulement aimez pour comprendre tout ce que j'éprouve, vous consentirez... Quel rêve! vivre à vos pieds, vous presser dans mes bras, mes lèvres sur vos lèvres... Pardonnez-moi, vous l'avez dit, la pureté même, oser vous parler ainsi! Pardonnez-moi, vous ne pouvez comprendre les transports qui m'entraînent vers vous. Sur un désir de vous, je pourrais être un héros ou un criminel. Quel que vous décidiez, à vous.

peu dans sa vie? Il parlait de l'abandonner avec une décision qui la glaça. Quelle empire cette Américaine avait-elle donc prise sur lui, pour qu'il songeât à commettre une semblable lâcheté? Elle n'avait que lui au monde, sa trahison la plongeait dans une sorte de néant. Tout ce qui lui arrivait depuis une semaine lui semblait être le résultat d'un horrible cauchemar, enfanté par son imagination de désir. Elle tentait vainement de s'éveiller. Elle étendit la main vers un plateau posé sur une table, versa et but successivement deux grands verres d'eau, puis, essayant les larmes qui l'aveuglaient, elle reprit sa lecture lentement, analysant chacune des phrases qui avaient jailli tumultueusement du cerveau de Lucien, et qui semblaient danser devant ses yeux, écrites en caractères de feu. Jamais, dans ses moments de plus grande expansion, il ne lui avait paru ainsi, à elle qui lui consacrait sa vie, qui lui avait donné toute sa tendresse, tout son cœur. Et maintenant cette femme, miss Polé, se trouvait être l'arbitre de sa destinée! Si elle le désirait, si elle le permettait seulement, Lucien se déclarait prêt à tout sacrifier pour la suivre, sans songer à elle, sans se féliciter sur ses conquêtes que pourrait avoir son amour.

dont elle se repentait aussitôt, Madeleine laçera le papier, le jeta par terre, le pétiña furieusement. Puis elle songea avec une certaine crainte, qu'il lui faudrait avouer à Lucien son indiscret. Mais le mal était fait, irréparable cette fois. Elle passa dans sa chambre, laissa ouverte la porte de communication sans même prendre la peine de refermer le tiroir du bureau et elle attendit. De longues heures s'écoulerent, cruelles dans cette solitude. Devant ses yeux mi-clos, passait l'image de Lucien, produisant à l'Américaine les marques de son admiration passionnée. Elle le voyait auprès d'elle légèrement incliné, sa main caressant sa barbe, en une pose qui lui était familière, elle entendait sa voix plus douce, en s'adressant à elle; il lui semblait percevoir comme un sursaut de fusion, le rire éclatant de miss Anna.

maintenant dans toute sa gravité. Pourtant Lucien avait pénétré dans sa chambre, et se laissant tomber dans un fauteuil, il demeura quelques minutes absorbé peut-être par les souvenirs de cette journée. Bientôt il se leva; Madeleine l'entendit se rapprocher du bureau; il voulait sans doute écrire encore. A l'aspect du tiroir ouvert dont la serrure contenait encore la clef qui avait servi à Madeleine, il poussa une exclamation, ses mains froissèrent plusieurs papiers. Les morceaux de celui qu'elle avait lacéré jonchaient le sol; il les aperçut, jeta un regard autour de lui, vit la porte de communication ouverte et se précipita chez sa femme. Ses traits convulsés, sa pâleur effrayèrent Madeleine, qui pourtant s'efforçait de faire bonne contenance. Lucien la regarda, ses lèvres blanches tremblaient. Il balbutia: — Qui donc s'est permis? — Moi! Et elle avec quelque assurance. Le trouble de son mari lui rendait toute son énergie, il reprit: — Vous... vous avez osé! — J'ai osé... ne fallait-il pas que j'apprenne... Que je sache? Il demeura silencieux quelques instants, puis vivement: — Que voulez-vous savoir? Vous n'avez rien dit? — C'est vrai, vous ne vous donnez pas cette peine. — Il pensait cependant que vous

Feuilleton. — DE — L'Abéille de la N. O. AUTOUR DU DEVOIR. PAR LOUIS VAUTIER. XXXIII. Pourtant elle était allée trop loin pour reculer, elle donna une brusque secousse et plongea ses mains avides dans les casiers remplis pour la plupart. Il y régnait un désordre affreux, des brouillons de lettres déchirés, froissés, qui tous commençaient par: "Ma chère Anna?" — "Anna, ma bien aimée." — Un voile passa devant ses yeux, elle cherchait avec précipitation les réponses de l'Américaine. Il devait s'en trouver. Ce fut le nom de Madeleine, son nom qui frappa tout à coup son regard, il était tracé de